

Alors seulement je remarquai à deux chaises de moi un homme rouge de visage, entièrement rasé, cheveux passés à la tondeuse, col blanc dépassant d'une tunique noire boutonnée haut, cependant ce n'était pas un curé.

– Un ami du capitaine, souffla Eichorn, il est presque toujours avec nous.

Il paraît que c'était un aumônier devenu révolutionnaire à la suite de la guerre. Il prit la parole.

D'après lui les droits des anciens combattants étaient immenses, nous l'écoutions avidement. Ce qui s'était passé à la démobilisation et depuis était une monstrueuse injustice, le péril passé on avait accueilli en gêneurs ceux à qui on devait le salut, quelques discours et un défilé où ne figuraient que de jeunes classes ayant eu à peine le temps de combattre tandis que les vrais soldats étaient perdus dans la foule, et c'était tout.

Où avait-on vu que les anciens combattants fussent munis d'une carte leur donnant

certaines prérogatives, par exemple la faculté d'assister dignement au défilé de leurs drapeaux... non, il semblait que le premier soin eût été au contraire de les confondre dans le sein de la multitude.

On avait fait quelque chose pour les mutilés, on avait fait quelque chose pour les ascendants et les descendants des soldats morts, c'était justice, mais qu'avait-on fait pour la masse des combattants, absolument rien. Presque tous, en tenant compte de leur temps de service, avaient donné au pays sept années de leur vie prises à l'âge où l'on travaille le plus efficacement pour l'avenir, et pas plus sur la feuille d'impôts qu'ailleurs on n'avait trouvé le moyen de marquer la moindre différence entre eux et ceux qui n'avaient jamais rien sacrifié.

L'homme de la guerre s'était usé, cela on ne voulait pas l'admettre, on le contestait; les amoindrissements physiques n'étaient plus valables dès qu'ils avaient été contractés en couchant dehors sous la pluie ou en mangeant la mauvaise nourriture du front;

les gaz, qui mettront peut-être fin aux guerres en faisant partager par l'arrière les dangers du soldat, on n'en voulait pas reconnaître les effets lointains sur la santé des soi-disant gazés.

À aucune époque on n'avait montré autant d'ingratitude envers les meilleurs serviteurs du pays, autrefois les soldats se retiraient avec une pension, dans leur village ils étaient honorés; la République ne se préoccupait en aucune manière de savoir si ceux qui l'avaient sauvée avaient ou non le moyen de vivre.

Il y en avait parmi eux qui ne trouvaient plus la force de remonter le courant; s'ils perdaient courage, de quel droit les jugeait-on mal avec des hochements de tête. Qu'on leur payât d'abord la dette contractée envers eux, seulement de cette dette on n'en parlait plus.

On ne voulait pas comprendre que, des hommes que l'on avait envoyés vivre dans des conditions si inhumaines, certains d'entre eux n'aient pu rentrer au foyer doux

comme des jeunes filles. La plupart l'avaient fait, soit ! tant mieux pour eux, mais devait-on pour cela tenir rigueur à leurs camarades moins favorisés par la chance ? Je buvais les paroles de l'orateur, approuvais chacune de ses phrases, secouant la tête de haut en bas, les mains aux poches, les pieds sur la barre de la table, la chaise penchée en arrière.

– Hein ! me dit Eichorn en confidence, il en faudrait quelques-uns comme cela à la Chambre !

Eichorn habitait rue S... une maison de quatre étages seulement dont la façade n'avait pas été ravalée, des raccords de céruse en forme de croix bouchaient les fissures qui ne pouvaient attendre, en bas il y avait un liquoriste. Je montai ayant été invité.

Deux pièces et une cuisine, les cabinets dans l'appartement ainsi que me le fit

remarquer mon camarade, le tout donnant sur la cour, sauf la cuisine qu'éclairait une lucarne communiquant avec l'escalier. La fenêtre de la salle à manger était munie d'un store vert qui s'enroulait à demi, supporté par la boucle d'une ficelle; pour circuler autour de la table on était forcé de se mettre de champ, il y avait un buffet à deux corps, genre chêne, qui prenait une certaine place.

Mon chapeau fut posé sur le lit, au sommet de l'édredon rouge recouvert d'une dentelle au crochet il formait une petite cuvette, le dîner n'étant pas tout à fait prêt nous nous mîmes à la fenêtre pour fumer une cigarette.

Regarder d'un étage supérieur dans une cour est une occupation qui m'a toujours captivé, on voit les gens la tête dans le corps, ils paraissent rouler plutôt que marcher, quand ils lèvent la tête pour appeler on n'a pas envie de leur répondre. La cour d'Eichorn était pavée, un ruisseau où coulait de l'eau de savon la coupant en

deux dans le sens de la longueur. La loge de la concierge formait un petit bâtiment particulier, à la fenêtre de celui-ci, extérieurement, pendait une cage; mon camarade consulté m'apprit que l'oiseau qu'elle logeait était un serin.

On se mit à table; à l'odeur, je jugeai qu'il devait y avoir au menu un morceau de veau, mais les bienséances exigeaient que nous mangions d'abord du saucisson. La petite amie semblait anxieuse; quittant sans mot dire la table on l'entendait remuer pendant plusieurs minutes une casserole sur le gaz, enfin elle servit, vraiment ce n'était pas mauvais; Eichorn, cassant son pain, dut en convenir lui-même, ce qui parut faire un sensible plaisir à la cuisinière.

Comment une fille aussi jeune – elle n'avait pas vingt ans – pouvait-elle aimer un garçon tel que lui, c'est ce que je me demandais en jetant à la dérobée par la porte de la chambre un coup d'œil sur le lit. Elle semblait avant tout désireuse de plaire à mon camarade. Se levant de nouveau elle

déploya à nos yeux des formes rebondies que recouvrait un court jupon, je souris et Eichorn qui comprit ma pensée sourit aussi.

« Je lui suis supérieur, elle m'admire, me confiait-il un moment plus tard. Un homme a besoin d'être respecté. » Nous étions descendus après dîner sous prétexte d'aller fumer une cigarette en nous promenant, mais je devinais qu'il avait envie de décharger son cœur. Sans savoir comment, nous débouchâmes sur les quais, toutes les rues de ce quartier y ramenant.

« Est-ce ma faute si je n'ai pas réussi, continua-t-il; quand j'ai connu ma femme (maintenant il me parlait de sa femme légitime, qu'il avait quittée) j'avais une place de conseil dans une entreprise importante, elle était ma dactylographe. Tu sais ce que c'est quand on a une femme dans son bureau, on pose, on veut l'éblouir, on fait le coq, c'est dans le caractère de tous les hommes.

« Elle aurait peut-être préféré que les choses ne prissent pas entre nous cette

tournure, elle était très sérieuse, pleine de qualités morales, c'était d'ailleurs ce qui m'excitait le plus en elle. Mais j'étais son chef, une femme résiste rarement à un homme dont la situation lui impose, elle céda, devint ma maîtresse puis nous décidâmes de nous épouser. Elle eut toutefois un moment d'hésitation quand elle apprit que j'avais déjà été marié.

« Les premiers mois furent ce qu'ils sont toujours, on se passe tout mutuellement, se gênant d'ailleurs l'un pour l'autre et remettant à plus tard les explications. Nous n'avions pas le même caractère, j'ai toujours été ami de certaines aises, elle était stricte, sans sourires, m'imposant une contrainte qui me pesait mais à laquelle je me soumettais.

« Au bout de quelque temps je constatai un léger changement dans son attitude à mon égard, chose curieuse je n'eus pas besoin de m'interroger pour en découvrir la cause, je voyais ce qui se passait dans sa tête comme à travers un globe de cristal.

Elle commençait à se désabuser sur mon compte, je devinais que je ne répondais pas à son attente; ce qu'il y a de terrible avec les femmes de ce genre c'est qu'elles se forment de l'homme qu'elles aiment un portrait flatté, et si vous ne réussissez pas à ressembler au modèle elles se découragent.

« À mon bureau j'avais des difficultés, une atmosphère hostile m'enveloppait, je sentais que je ne donnais pas entière satisfaction à ceux qui m'employaient, il aurait fallu faire quelque chose, je ne savais quoi; d'ailleurs courtiser qui que ce soit a toujours été au-dessus de mes forces. À la maison le malaise augmentait.

« Nous en étions venus ma femme et moi à ne plus guère prononcer de paroles que touchant les sujets qui ne pouvaient entraîner une discussion : nous demander mutuellement le pain, nous excuser quand l'un passait devant l'autre; nous murmurions « bonjour », « bonsoir », nous vivions face à face sans nous regarder, les liens de l'habitude subsistant seuls.